

Ilana RAMCHAR

Le Vêtement

« Je m'appuie de tout mon poids sur le rebord de la faïence, j'approche mon visage de la glace jusqu'à la toucher. Les yeux, le nez et la bouche disparaissent : il ne reste plus rien d'humain. Des rides brunes de chaque côté du gonflement fiévreux des lèvres, des crevasses, des taupinières... c'est une carte géologique en relief. Et malgré tout, ce monde lunaire m'est familier. Je ne peux pas dire que j'en reconnaisse les détails. Mais l'ensemble me fait une impression de déjà vu qui m'engourdit... Est ce que les autres hommes ont autant de peine à juger de leur visage ? Il me semble que je vois le mien comme je sens mon corps, par une sensation sourde et organique... Peut être est il impossible de comprendre son propre visage. Ou peut être est ce parce que je suis un homme seul ? Les gens qui vivent en société ont appris à se voir, dans les glaces, tels qu'ils apparaissent à leurs amis. Je n'ai pas d'amis. Est ce pour cela que ma chair est si nue ? On dirait - oui, on dirait la nature sans les hommes ».

Jean Paul Sartre dans « La Nausée »

Elle aimait à se regarder ainsi, lentement, prenant son temps, faisant des manières, tournant la tête, l'inclinant sur une épaule et sur l'autre; puis elle faisait la moue. Et elle recommençait plusieurs fois, essayant chaque fois d'y retrouver ce qu'elle avait vu juste avant dans cette glace. Elle l'aimait ce corps, elle le trouvait beau, sa peau était douce, presque aussi glissante que le satin qu'elle caressait dans les boutiques. Et puis il lui appartenait puisqu'elle le retrouvait partout où elle allait ! Il en avait fait des voyages !

Ce corps nu elle le voyait qui se réfléchissait sur cette grande surface lisse et stupide que l'on nomme miroir. C'est idiot un corps nu. Elle le voyait là devant elle, qui lui obéissait et pourtant elle n'arrivait pas à le distinguer d'un objet. Objet particulier sans doute, mais inerte de signification. Cependant ce corps, c'était bien elle, mais il lui semblait aussi dénué de fondement que l'existence. Tout comme la liberté qui lui avait été collée sur le dos au moment de sa naissance, elle possédait un corps et elle était condamnée à le promener avec elle.

Cela lui rappelait ses premières années où elle aimait tant les marionnettes, croyant qu'elles n'existaient que dans les théâtres de poche, aussi elle n'en avait pas peur. Elle se passionnait tellement que les gendarmes et les voleurs vivaient pour de vrai et elle se souvient que ses mains ou ses pieds se mettaient à applaudir ou à frapper le sol sans qu'elle l'eut voulu. Déjà son corps lui apparaissait étranger, mais à la manière d'un double. Il lui semblait que c'était un objet qui réagissait souvent comme elle, mais qui la suivait, ne semblant pas être capable de prendre l'initiative.

Depuis elle l'avait discipliné. Mais il lui avait fallu longtemps avant de connaître ce corps. Elle avait dû souvent se regarder ainsi devant cette glace qu'il fallait sans cesse protéger contre la vapeur du bain. Ce corps elle en connaissait maintenant la

couleur hésitante et la légèreté de duvet lorsqu'il se trouvait plongé dans l'eau tiède. Elle en aimait la douceur des épaules et des joues, la chaleur cachée au creux des hanches, la finesse des chevilles et des poignets.

De tout cela elle pouvait même en faire une image le soir, lorsque la lumière éteinte, elle n'arrivait pas à s'endormir. Cependant elle ne parvenait pas à se l'approprier, ce corps qu'elle promenait partout, qu'on admirait tant et dont on la félicitait, elle qui n'y était pour rien. Elle ne pouvait pas se persuader que ce corps était sien et lorsqu'elle se disait en le voyant se refléter devant elle : « Cette masse rose et douce, c'est moi », elle n'arrivait pas à s'en convaincre et elle pensait aussitôt : c'est moi, mais en face des autres, pour les autres.

Lorsque tout à l'heure Jean allait venir prendre ce corps elle savait qu'elle se verrait de nouveau incapable de croire que c'est elle qu'il embrasse, caresse et aime à travers ses lèvres et ses bras. Et si elle aimait sentir son corps se réchauffer, s'alanguir et se dessiner lentement dans l'espace, si elle trouvait agréable de voir passer le temps, ressemblant pour une fois à l'éternité, si elle percevait tout cela, elle ne croyait pas que c'était son corps qui le lui permettait, mais Elle, ce qui resterait Elle, même si elle perdait bras et jambes. Ce n'était pas son corps qu'elle regardait en ce moment, qui était heureux lorsque Jean venait, puisqu'un autre que lui ne l'aurait pas rendue heureuse, elle le savait. Alors ce corps nu elle l'aimait bien, comme un ami dont on partage tout, elle s'en accommodait comme de son ombre, mais c'était autre chose, bien différent d'Elle ou plus exactement distinct d'Elle.

Ainsi une fois encore ce matin elle se retrouvait seule avec son corps se reflétant dans cette glace et sa figure souriante et gentille, la seule partie de son être de chair qu'elle voulait bien faire sienne. Elle le voit ce corps loin et près à la fois, comme un objet qui s'éloignerait et s'approcherait sans arrêt. Et pourtant ce n'est pas un objet. Ça ne peut pas en être un

puisqu'elle ne le voit pas de la même façon que Jean. Elle le savait. Elle avait surpris son regard lorsqu'il la regardait dans le miroir de la salle de bain, téméraire parce que se croyant invisible.

Ce corps elle allait maintenant le recouvrir, le vêtir, le camoufler pour attendre Jean. Enfin elle allait se sentir chez elle, dans sa peau grâce à ces quelques babioles de couleur qu'elle allait poser sur cet objet qu'elle regardait si souvent au sortir de son bain. Objet juste encore quelques instants. C'était bizarre, mais seuls ses vêtements lui permettaient de se dire « cette masse douce et rose, c'est moi ». Et elle s'étonnait toujours qu'ils lui fassent voir son corps aussi différemment.

Tout comme sa liberté ne prenait de sens que dans l'action, dans le mouvement, à travers l'engagement sous toutes ses formes, son corps ne prenait de sens, et elle ne le faisait sien, qu'aussitôt qu'elle l'habillait de signification. Un corps nu c'est stupide parce que ça ne veut rien dire, ça n'a pas de sentiment alors qu'une simple rose sur un corsage faisait de son corps quelque chose de romantique et de doux, ou bien alors un pantalon et des cheveux courts lui donnaient une allure de sûreté de soi. C'est pour cela qu'elle trouvait toujours agréable de changer dix fois de tenue lorsqu'elle attendait Jean et qu'elle aimait tant sortir avec lui pour montrer ses nouvelles trouvailles, ou encore l'entendre dire qu'il la trouvait toute belle avec ses robes et ses manteaux.

Pour elle chaque petite babiole qu'elle ajoutait ou qu'elle retirait avait une signification. Elle savait bien que Jean n'y faisait pas beaucoup attention. Il lui était arrivé une fois de se faire teindre les cheveux sans que ce soit la première chose qu'il remarqua en entrant. Pourtant c'était à travers tous ces petits travestis, que les autres ne remarquaient pas toujours, qu'elle se retrouvait telle qu'elle se voyait. Changeante et douce, gentille et sentimentale, un peu petite fille parfois ou

bien grand mère paisible et débonnaire.

Tous les sentiments qu'elle éprouvait en ce moment, tous les mots qu'elle avait envie de dire à son image de verre elle allait essayer de les faire dire à son corps en l'habillant, en choisissant chaque pièce de ce poème, tout comme on fait parler les fleurs. Pourtant elle savait que Jean n'y ferait pas attention longtemps. Il n'était pas le seul d'ailleurs et elle s'était doucement, un peu isolée de ses amis parce qu'ils voulaient toujours la cataloguer, la définir une fois pour toutes, comme tous ces gens qui portent toujours le même vêtement, le même manteau ou la même robe. Ce ne devait pas être des hommes, mais des machines, des sortes de fonctionnaires de l'identique.

Elle n'avait jamais pu s'imaginer portant toujours le même pantalon, les mêmes chaussures ni la même veste. Elle se rappelait que déjà toute petite elle ne voulait jamais mettre deux jours de suite le même vêtement. Sans doute, sans en être consciente, pensait elle que l'habit est le reflet du caractère, de l'humeur, des sentiments, des idées, de la joie ou des pleurs. Ainsi au moment où elle avait perdu sa mère, elle se souvient que pendant près d'un mois elle n'avait même pas changé deux fois son habillement. Elle se rendait compte que vraiment elle avait du avoir du chagrin bien qu'elle n'ait pas pleuré, tandis que ce corps, qu'elle haïssait soudain en y repensant, n'avait même pas bougé. Toujours aussi stupidement semblable d'un jour à l'autre, d'une peine à l'autre, d'un amour à un autre amour.

On lui avait dit bien souvent qu'elle serait une épouse idéale, et elle avait déjà dit « non » plus d'une fois, et elle le dirait probablement encore après l'avoir dit à Jean qui, bien sûr, en serait ébahi. Elle restait célibataire parce que les hommes n'y comprenaient rien. Ils cherchaient à la connaître, à la comprendre à travers ce qui n'était pas Elle, son corps nu.

Tout comme si on essayait de comprendre Napoléon sans tenir compte de ce qu'il a fait, de ce qu'il a voulu faire et en ne tenant compte que de sa taille et de la couleur de ses yeux. Même elle, n'arrivait pas à avoir conscience de son « corps propre » comme disent les psychologues, simplement en caressant et en regardant son corps nu. Il fallait qu'elle s'habille. Alors elle se voyait, elle se comprenait, elle se reconnaissait chaque fois qu'elle s'apercevait, elle se rencontrait toutes les fois qu'elle se cherchait. Alors son reflet lui appartenait : c'était bien elle.

Ainsi quand elle dansait et que sa longue jupe volait en tourbillons, c'était elle, sa légèreté du moment, son bonheur d'exister. C'était alors qu'elle avait conscience d'elle même, et son corps essayait de dire quelque chose, il transmettait tout ce qu'elle éprouvait en ce moment, parce que cette fois il n'avait plus pour le dire, cette fade nudité, mais cette jupe qu'elle lui avait donnée, multicolore et légère qui se gonflait comme lorsqu'on respire le printemps qui se lève.

Lorsqu'elle écoutait des gens d'esprit ou d'intelligence qui parlaient au cours de réunions, sa robe longue en fourreau, et son sac à main noir et presque minuscule, ses cheveux lissés et emprisonnés en chignon, faisaient voir qu'elle écoutait, son corps enserré par sa volonté. Il lui semblait qu'il y avait toujours eu accord secret entre elle et ses vêtements. Même lorsqu'elle était en bikini, presque nue sur les plages pendant des jours et des jours, elle avait cependant conscience d'elle parce qu'alors elle ne voulait plus exister, elle voulait être rien.

Pourquoi s'était elle mise soudain à penser à tout cela, presque à voix haute, comme les vieilles dames qui radotent le soir pour ne pas entendre siffler le vent ? Peut-être parce qu'elle allait avoir envie de l'expliquer à Jean quand il serait arrivé. Lui expliquer quoi ? Qu'elle prenait conscience d'elle même à travers ses vêtements, grâce à toute la lingerie qu'elle

avait déjà achetée. Lui expliquer qu'il ne comprendrait jamais cela, lui qui était habitué à son ombre rose et douce. Pauvre Jean ! Il ne reviendrait sans doute plus.

Elle avait déjà changé deux fois de vêtement et elle continuait à chanter.

- - - - -

Le texte de Sartre a été mis en quelque sorte comme référence. On retrouve ainsi chez l'héroïne la stupéfaction devant la découverte de son corps, tout comme pour Sartre la reconnaissance, ou plutôt l'exploration de son visage ou de ses mains dans d'autres textes. Cette citation est également une référence parce que je veux traiter le vêtement d'un point de vue existentialiste ou plutôt phénoménologique.

Mon héroïne devra donc être une personne bien précise. Elle aura un caractère bien à elle, une manière de percevoir qui lui sera propre, une pensée précise, des mœurs qu'elle est seule à revendiquer. Mon héroïne sera en situation. : elle sort de son bain et elle attend son amant. Pourquoi cette situation ? Justement parce qu'elle permet l'opposition entre le corps nu et le vêtement. Cela permet aussi de faire jouer à l'amant le rôle de « l'autre ». Car on ne peut pas se détacher totalement de cette relation « moi et les autres ». Mon héroïne a également un passé puisqu'elle parle de son enfance et qu'elle évoque le souvenir de ses premiers amants, mais elle a aussi un avenir puisqu'elle attend Jean et qu'elle va sans doute rompre.

Pourquoi le style de roman ? Parce que rien n'est général et que tout prend un sens uniquement dans la vie, c'est à dire lorsque les personnages sont engagés réellement et non dans des scènes fictives ou des exposés froids, dont le seul but est

d'expliquer une abstraction : l'homme moyen.

Janvier 1967